

## Jean-Marie Paupert Itinéraire spirituel

Témoign-apôtre des mères-patries, Jean-Marie Paupert ne dédaigne pas de parler de lui-même ; il y trouve même un plaisir à peine secret.

Son itinéraire est atypique, et remonte le courant que suit l'Église sociologique d'aujourd'hui. Celle-ci dilue ses structures dogmatiques, rituelles, morales, au point de devenir insignifiante, et n'en finit plus de faire sa cour à un « monde » qui ne veut point d'elle. Tout en célébrant un christianisme enraciné dans le bassin méditerranéen, Paupert demeure attaché à ces structures, les sachant vitales.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Fils d'ouvriers chrétiens, élevé par une mère pieuse, Jean-Marie Paupert entra au séminaire pour s'y préparer au sacerdoce. Puis il épousa la petite-fille de Louis Dimier dont il eut cinq enfants.

Son passé de boutefeu le rendit célèbre. Devenu progressiste chrétien, il confondit christianisme et socialisme, rejetant comme chrysalides sèches les institutions chrétiennes, célébrant « *le petit rabbi selfmade-man Jêshuah* », et l'Évangile des épousailles brouillonnes avec le monde, à l'assaut de tous les vestiges de césaro-papisme et de théocratie. Son retour, en 1976, à ce qu'il appelle la Tradition vivante, ses mises en garde contre la décadence de l'Occident, qu'il lit à travers l'agonie de sa culture religieuse fondatrice, lui ont valu un ostracisme auquel il ne s'attendait peut-être pas.

Reniant son progressisme passé mais refusant aussi le traditionalisme dur et le ghetto des chapelles, Jean-Marie Paupert est un homme libre, qui connaît le lourd tribut de la liberté.

L'entretien avec Danièle Masson, paru dans la revue *l'escritoire* en 1994, permettra de suivre, sans trahir, son itinéraire.

**Danièle Masson – Fils d'ouvriers chrétiens, élevé par des femmes pieuses et dans des séminaires dévots, vous vous préparez au sacerdoce. Puis vous épousez la petite-fille de Louis Dimier. Vous passez du "Messieurs-Dames" au baisemain, vous gagnez difficilement votre vie de père de famille nombreuse en enseignant dans une école pour "gosses de riches" – l'École des Roches – avant de vous lancer avec succès dans le monde des affaires et de vous installer dans un somptueux appartement du quai Voltaire (que vous préférez appeler quai des Théatins).**

**Dans cet itinéraire tout en contrastes, peut-on trouver quelques clés de votre double conversion (bien que curieusement, vous n'aimiez ni le mot ni la chose) au progressisme chrétien, puis à la tradition catholique orthodoxe ?**

**Jean-Marie Paupert** – Pour une première question, voilà qui me met déjà pain sur la planche en suffisance ! D'autant que votre amorce condensée, pour juste qu'elle soit en gros, en dépit de ses raccourcis, n'en présente pas moins, dans le détail, diverses inexactitudes

qu'il m'importe de redresser. (Ce qui, soit dit en passant, prouve à quel point il faut se méfier du genre autobiographique et des impressions qu'il laisse au lecteur : vu que, je n'en doute pas, vous avez tiré tous ces renseignements de la lecture de mes livres).

D'abord, je n'ai pas été "élevé par des femmes pieuses"; une seule femme, magistrale il est vrai, a suffi à m'imprimer ma première et décisive empreinte, et ce fut ma mère, une pieuse et douce et tendre et redoutable et remarquable mère ; et drôle aussi quand ça la prenait sans prévenir davantage que de ses colères : c'est à elle sans doute que je dois, en tous les domaines, le meilleur de ce que je suis ; même dans le champ de l'écriture – elle qui n'écrivit jamais que ses comptes de pauvre femme et des lettres à ses enfants – car c'est à elle, je pense, qu'à son insu comme au mien, je dois le sens et le goût du mot et du discours, du récit et de la périphrase, de l'analyse et de l'émotion.

Vous aurez donc probablement été abusée par l'expression souvent usitée sous ma plume, "élevé à la main des femmes" expression par moi empruntée à Dickens au début d'un de ses ouvrages (je ne sais plus lequel), et qui me plut infiniment pour tout ce qu'elle suggère de mystère et d'intimité, encore qu'aucune de mes recherches, aucun de mes nombreux amis, ou enfants, lettrés – anglicistes ou non – aient pu me révéler le sens originel de cette savoureuse locution dont je continue d'ignorer, avec l'expression exacte en anglais, le sens précis ; et par conséquent si elle n'est pas due à une maladresse de traducteur..

Elle n'est pourtant pas fautive en ce qui me concerne, parce que l'entourage général de mon enfance était très féminin ; et qu'au surplus, mon adolescence et ma prime jeunesse – en ces temps bénis de chrétienté finissante – se sont passés en ce que vous nommez, drôlement mais assez justement, des "séminaires dévots", sous des maîtres prêtres à qui la sou-

tane conférait cette espèce supérieure d'androgynie ou plus exactement de troisième sexe, récapitulant déjà en les sublimant – comme en une préfiguration de la parousie – toutes les données de la virilité et de la féminité...

...Et puis, vous me faites faire d'un seul coup – pof – un bond d'une quinzaine d'années, de mon entrée aux séminaires à mon mariage : Ça n'a pas été si simple ! Sans tomber dans des confidences inutiles, indiscretes ou déplaisantes, il faut tout de même voir que l'itinéraire d'un enfant – entré à dix ans au Petit Séminaire pour devenir prêtre et "faire le Corps du Christ" – car tel était mon sentiment – et qui, en une douzaine d'années de divers Séminaires et noviciats ne deviendra jamais que portier-lecteur – n'aura forcément pas été semé que de roses et de délices ! Car ce n'est pas faute de m'être acharné – malgré moi-même, malgré mes directeurs – que je n'ai finalement pas débouché sur la voie royale de l'état sacerdotal et religieux, à laquelle l'Église, par la voix de ses mandataires, mes directeurs successifs, a jugé que je n'étais pas destiné : la chute fut rude et le retour au "monde" du "siècle", cruel. Me pensant alors voué à une espèce de studieux célibat laïc, je m'étais jeté avec fureur dans ce que j'avais toujours fait et qui, seul, m'intéressait : les études dans le champ du savoir philosophique et théologique, tout en gagnant aisément ma vie matérielle par des petits boulots de répétitions et d'enseignement. Un homme seul vit de peu, et, ni de près, ni de loin je ne pensais alors au mariage.

Pas plus d'ailleurs que celle qui devait devenir mon épouse et qui, à l'époque où nous nous sommes rencontrés – dans un centre international d'étudiants du plus haut intérêt et piquant pittoresque – songeait vaguement à une sorte d'engagement consacré au service de la Mission de France, après avoir, elle aussi, échoué à **persuader son directeur** et les Mères responsables de la laisser entrer comme novice en une célèbre abbaye béné-

dictine. Il n'empêche qu'en effet et en dépit de l'entrechoc d'abord nettement marqué entre deux tempéraments excessivement opposés, je sus très vite que tel était donc le nouveau visage de mon destin, véritablement choisi par la Providence qui est un de mes dogmes favoris – peut-être le grand favori et qui me rend bien ses faveurs. Dès lors, en effet, le mariage entre nous devenait une évidence que nous fîmes bénir – seuls ou à peu près en pleine grande grève Laniel de la France estivale – dans la chambre de saint Dominique à Fanjeaux.

Et c'est vrai que ce mariage faisait entrer un fils d'ouvrier dans le "beau monde" de la "bonne bourgeoisie" : une bourgeoisie d'ailleurs curieuse, originale et polymorphe, puisque la mère de mon épouse, juive convertie, est issue de la classe des industriels alsaciens archipatriotes, ayant fui l'Allemagne après le désastre de 1870, et transporté à Elbeuf une industrie du textile et du vêtement ; tandis que son père, lui, était issu de la vieille bourgeoisie savoyarde de droite ; le père de celui-ci – donc le grand-père de mon épouse et qui intellectuellement fut son premier maître – étant, en effet, celui que vous avez cité, Louis Dimier, historien d'art, écrivain politique, créateur de l'Action Française avec Maurras et la petite bande des tout premiers fondateurs (Vaugeois, Daudet, etc.).

Mais d'abord, il faut que vous compreniez que tel que j'étais à l'époque : assez ouvrieriste – je ne considérais pas du tout cela (cette entrée dans la bonne, bourgeoisie d'ailleurs peu argentée) comme une faveur, mais plutôt comme un ennui, sinon une tare, en tout cas un passage obligé. Je ne fus donc pas un gendre commode : j'avais plutôt tendance à regarder mes belles-familles avec mes trous de nez, comme quelqu'un qui veut signifier : bande de salauds, vous n'avez pas intérêt à m'escagasser !

Et puis, d'un autre côté, ma famille – certes de milieu simple où se pratiquait en effet plus

couramment le "M'sieurs-Dames" que le bai-semain ainsi que vous me le rappelez en toute ironique causticité – n'était pas, quant à elle, usagère de cette horrible salutation collective, qui, soit dit en passant d'ailleurs, se trouve hélas de nos jours de plus en plus usitée en tous les milieux ! Je nuancerai donc, là aussi, votre évocation oppositive, à dessein provocatrice : des deux côtés en effet, paternel et maternel, ma famille était encore toute proche de ses racines paysannes, et la paysannerie française avait généralement des manières beaucoup plus voisines de l'aristocratie que de la classe moyenne : c'est ainsi, par exemple, que le vousoiement des parents par leurs enfants et beaux-enfants, de règle absolue naguère, n'y était pas rare de mes jours encore (et mon épouse, **élevée par des bonnes**, paysannes savoyardes, me disait qu'il en allait de même en Savoie). De sorte que c'est moi, autant et plus que mon épouse, qui tient à ce que nos enfants nous vousoient, et à user entre nous deux également du vous, beaucoup plus digne, beaucoup plus cohérent à la vie sociale, beaucoup plus riche et souple aussi car permettant les incessantes variations et subtils passages entre le vous de la vie ordinaire et le "tu" de certaines intimités ou de simple contrepoint. De nos jours rien n'est plus exaspérant, plus idiot, plus insignifiant que la banalisation du "tu" ; dans les milieux de la communication, notamment, on ne peut pas avoir rencontré quelqu'un depuis un quart d'heure sans qu'il se mette à vous tutoyer. On vous impose le "tu", parce qu'il vous pose : "je tutoie un tel ou une telle". Grottesque.

Heureusement, il paraît que je suis, comme souvent les timides, intimidant, donc relativement à l'abri des tutoiements les plus imbéciles ou les plus déshonorants... Toujours est-il que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entendu mes parents user du vulgaire "Messieurs-Dames"...

Il est tout à fait exact, en revanche, que j'ai éprouvé les plus grandes difficultés en

prétendant nourrir ma petite famille – qui s'agrandissait à grande vitesse car nous étions mariés relativement tard et mon épouse rêvait d'une nombreuse progéniture – par la pratique du seul métier que je connaissais et pour lequel j'étais muni, à savoir l'enseignement. En France, c'est un métier, sinon de crève-la-faim, du moins de gagne-petit-petit-petit...

Ce qui m'a conduit à l'un des choix – dirais-je héroïque – presque – de ma vie de père de famille – en tout cas aventureux (au sens où Peguy disait que les pères de familles nombreuses sont les derniers aventuriers du monde moderne). Mais, là encore, votre reconstitution simplifiée grossit et déforme le trait de ce virage capital en mon existence.

Car je ne me suis jamais « lancé avec succès dans le monde des affaires » : à vous lire, on pourrait croire que je suis devenu un homme d'affaires ! Il n'en fut rien. Plus simplement, j'entrai – comme spécialiste de généralisme, c'est-à-dire de culture générale, de langue, de communication écrite et orale, et aussi, peu à peu, de psychologie et ' de sociologie appliquées – au service d'un grand groupe d'énergie dont le patron – qui me souhaitait et à qui je faisais part de mes craintes d'incompétence, en ce milieu bourré de polytechniciens corpsards et autres, ingénieurs, me rassura, me disant : « mon cher Jean-Marie, en dépit des formations prestigieuses de nos grands cadres, toutes les maths et toutes les sciences nécessaires et suffisantes ici se résument ou ramènent à la règle de trois. Il me serait plus aisé de vous apprendre la règle de trois, au cas improbable où vous l'auriez oubliée, que d'apprendre le français et la culture générale à nos gaillards. » Donc, vous le voyez, je ne suis pas plus devenu homme d'affaires que Pompidou quand il a répondu aux sollicitations du Général De Gaulle cherchant "un agrégé sachant écrire"; puis de la banque Rothschild. Ce fut un peu la même aventure, sauf qu'elle me fut beaucoup plus pénible, tant éperdument je me fichais des

objets, des sujets, des buts et des causes qui occupaient, préoccupaient, animaient et inspiraient ces messieurs devenus mes collègues. C'était pour moi une nécessité alimentaire : du reste, c'est ainsi que j'en parlais toujours sans vergogne : "mes métiers alimentaires".

Car votre reconstitution abrégée comporte une seconde erreur.

En fait, mon entrée au sein de la grande compagnie 'internationale d'énergie ne fut, en effet – pour moi qui ne pouvais, ni ne souhaitais strictement rien attendre de mes deux belles-familles – que le second effet de ma détermination à gagner suffisamment d'argent pour faire vivre décentement ma famille. Un an auparavant, étant encore professeur aux Roches de Clères (où j'avais été recruté par Charlier), j'inaugurai ma collaboration de plusieurs lustres avec Daniel-Rops pour l'assister dans la direction du secteur religieux de Fayard : collections que je contribuai puissamment à créer et développer, et revue *Ecclesia*.

Aucun de ces deux "métiers alimentaires" – celui de l'édition beaucoup plus passionnant pour moi que l'autre – ne me fit entrer dans le "monde des affaires"... Je ne devais faire d'"affaires" – et encore, si l'on veut, et généralement bien mauvaises – que plus tard, beaucoup plus tard. La meilleure d'entre elles devant être d'ailleurs celle que vous épinglez drôlement le "sommptueux appartement du quai Voltaire" et qui ne fut excellente que parce que ce n'était pas, en mon esprit, une affaire, mais l'effet de mon désir de loger dignement ma famille, après vingt ans d'improbables logis suburbains. Les hasards de l'immobilier français transformèrent en "affaire", en effet, ce très lourd et aventureux endettement sur vingt ans...

Cela dit, il est vrai que ma vie fut passablement bousculée, et surtout par ce que vous appelez mes "deux conversions" dont la première fut, à vrai dire, plutôt une perversion, ce qui renforce ma méfiance, à la fois ins-

tinctive et réfléchie, du mot et de la notion de **conversion**.

**Notion**, en effet, et aventure très ambiguë qui peut recouvrir tout et n'importe quoi, le meilleur et le pire.

Au fond, ma méfiance à l'égard de la "conversion" tient à ce que c'est un phénomène purement subjectif et incontrôlable autant qu'invérifiable. Or, comme vous le savez, je ne crois qu'aux structures : structures de pensée, structures liturgiques, structures sociales. Pour moi, la Révélation est un phénomène collectif : Dieu se révèle à nous, dans l'Histoire, en des réalités objectives de l'Histoire, des structures en un mot : l'Ancienne Alliance, la Nouvelle Alliance, les structures culturelles et sociales qui ont préparé et animé ces Alliances. Je n'aime pas cette prétention à la "mini révélation personnelle" que masque la notion de "conversion" avec tout ce que cela implique de court-circuit des structures institutionnelles et doctrinales, sociales et liturgiques, par un rapport prétendument direct à Dieu. Ce sont ces conversions-là et ces convertis-là que je n'aime pas : d'ailleurs, ils sont insupportables, prétendant tout savoir mieux que tout le monde, et pouvoir se passer de tout et de tous sous prétexte qu'ils ont un beau jour reçu une illumination de Dieu. Or, dans bien des cas, je le crains, leurs prétendues illuminations sont des illusions, normales ou pathologiques.

On peut aussi donner – et je le donne – au mot conversion, un second sens, positif celui-là... C'est alors la maturation de l'esprit sous l'effet de la réflexion, des circonstances, des études, des témoignages, de la prédication, etc. C'est en ce sens, je pense, que vous avez parlé de mes deux conversions dont vous m'avez demandé si l'on ne pouvait pas, en mon "itinéraire tout en contrastes" trouver quelques clés.

Je pense que oui.

À vrai dire, même, je crois que c'est assez simple. Le catholicisme, à mes yeux, était si

naturel, si fort, si prégnant que je ne pouvais pas imaginer un seul instant que mon Église – pour moi paradigme, expression et symbole de toute réalité – pût faire autre chose que s'épanouir encore, s'illustrer et grandir, briller de feux toujours renouvelés. C'est ainsi que j'ai pu être aveuglé par une aventure – la révolution préconciliaire et conciliaire des années 50 à 65 – et par des maîtres (Chenu, Congar et autres... ) que j'admirais, que j'aimais, en qui j'avais placé toute ma confiance et dont je devais, beaucoup plus tard, m'apercevoir qu'ils n'étaient que partiellement dignes de confiance : je ne leur en veux d'ailleurs pas vraiment – de cela du moins – car les ayant réellement bien connus et de très près, et en profondeur, je suis persuadé qu'eux-mêmes ont été victimes de cette "illusion de chrétienté" dans laquelle, plus encore que la mienne, leur enfance et leur jeunesse s'étaient **enracinées**.

**Je dis** bien chrétienté. Dieu sait si nous nous sommes, eux et moi, gaussés, méfiés de la Chrétienté ! N'empêche que nous en avons connu les derniers feux, de "feue la chrétienté" comme disait Mounier. Alors, nous n'en voyions que les inconvénients prétendus et les erreurs réelles. N'empêche que nous en avons profité, nous en étions nourris ; si bien que tout en prétendant l'attaquer et la remplacer, nous nous imaginions, sans le savoir, que nous retrouverions "un nouveau Moyen Âge" \_ pour reprendre cette fois le titre de Berdiaeff. Ce qui, sans nul doute, nous encourageait à casser sans nous donner le sentiment que nous cassions, mais au contraire que nous construisions !

Non, ce que je ne leur pardonne pas, c'est de n'avoir jamais reconnu leur part d'inconscience et de responsabilité en cette œuvre destructrice : je l'ai bien fait, moi qui leur suis bien inférieur et en valeur et en responsabilité et, plus encore, en vertu ! Je ne comprends pas. Et d'autant moins que – je suis bien placé pour le savoir – ils étaient tous autant qu'ils étaient, ceux que j'ai bien

connus, Lubac, Rondet, Congar, Chenu – bien conscients ensuite qu'en quelque part, il y avait péril en la demeure et que, si les fruits avaient passé la promesse des fleurs, ç'avait été souvent pour produire des "rejetons" et dessécher bien des rameaux de l'arbre naguère si productif !

Voilà donc la clef de ma première "conversion" (perversion de fait) : j'avais eu trop confiance, j'avais été trop habitué à la chrétienté, à l'Église de chrétienté ; je pensais donc à tort qu'on pouvait faire n'importe quoi, que ça tournerait forcément en bien. Je n'avais pas encore appris, – je veux dire, réellement et concrètement compris que Dieu a besoin des hommes, que l'Église est affaire de structures. J'avais joui, je jouissais d'une magnifique cathédrale et j'y étais habitué, mais je n'avais pas pris conscience de son essence ni de sa naissance : des étais, des échafaudages, des plans, des travaux, de toute la prodigieuse activité qui avaient été nécessaires à sa construction. Et, si bizarre et incongru que cela puisse paraître, je pense que mes maîtres et amis en progressisme chrétien se trouvaient dans le même cas que moi. Personne n'avait réfléchi au sens et à l'importance des structures.

Mais au fond, je puis en témoigner, des gens tels que Chenu et Congar étaient souvent malheureux de ce qu'ils constataient de l'état de l'Église post-conciliaire. Ce qui prouve bien qu'ils avaient été, tout comme moi, fervents d'une Église bourgeonnante, florissante, vivante et forte et que, plus outre, le sens – conscient et voulu du moins – de leur œuvre n'avait pas été cette destruction effective. Alors, pourquoi n'ont-ils pas voulu reconnaître jamais – clairement du moins, et ce en dépit de mes incitations – qu'ils s'étaient en grande partie trompés et qu'ils étaient, en même part, responsables des catastrophes ? Cela, je ne le comprends ni ne l'admets, ni ne le pardonne !

**Quant** à ma seconde "conversion", réelle celle-là, à la Tradition catholique vivante, elle coule de source. Au fond, ce ne fut autre chose que mon retour à ce que j'avais toujours connu. Même – dirais-je sans nul paradoxe – même durant ma période progressiste où je croyais, rappelez-vous, continuer à faire croître et embellir l'Église que j'avais connue. De sorte qu'il y a, au tréfonds, plus de continuité qu'on ne le pourrait croire.

Simplement : je me suis penché sur mon passé, ancien ou plus récent, et j'ai regardé attentivement ce qui m'était survenu. En me disant – puisque mon intention de fond était toujours restée identique – "qu'est-ce donc qui a cloché ?" C'est là, assez rapidement, que j'ai détecté l'importance des structures. Au fond, je me suis converti aux structures, à quoi je n'avais pas pris garde, durant tout le temps béni où j'en avais joui.

Si vous voulez, pour me résumer, je dirais que j'avais été perverti au progressisme de fait par l'effet d'un excès d'enivrement de la splendeur des derniers feux de la chrétienté, ivresse provoquant un excès de confiance en la solidité de ces restes de chrétienté et un excès d'aveuglement sur les tenants et aboutissants de ces derniers feux, ainsi qu'un excès de confiance en des maîtres se croyant et se présentant comme continueurs créatifs de l'éternel renouveau de jaillissement qu'était la chrétienté : tout cela mêlé.

Et je me suis converti à la Tradition vivante de l'Église catholique par effet du choc en retour de la catastrophe où est tombée l'Église, de la réflexion sur ses causes, et de la redécouverte des structures qui avaient produit et accompagné les divers fruits de l'Église en son histoire.

**D.M. – Votre entrée en progressisme se place sous le signe de l'évangélisme. L'Évangile vivant contre les institutions mortes, "chrysalides sèches". L'Évangile des épousailles brouillonnes avec le monde, à l'assaut de tous les vestiges de "césaropapisme" ou de**

"théocratie", y compris des écoles et des facultés catholiques.

Joyeux iconoclaste, vous sacrifiez sans états d'âme le grégorien alors que vous savez si bien évoquer la splendeur des cérémonies religieuses de votre enfance. Vous vous débarrassez sans vergogne de la solide ossature philosophique qui était vôtre – Aristote et saint Thomas via Maritain – vous courez après l'humanité moderne "lancée selon une accélération progressive vers l'Un : oubliant ainsi l'inscription temporelle du christianisme dans les mères patries, alors que vous êtes profondément gréco-romain, et par votre épouse, quelque **peu juif**.

**Étiez-vous tout à fait sincère ? N'y avait-il pas une part d'opportunisme dans cet engagement, d'ailleurs salué par le chœur des justes, du Monde à Témoignage chrétien ? Duplicité ou homo duplex ?**

J.-M. P. – Je ne trouve, hélas, rien à reprendre à votre évocation sévèrement succincte mais très exacte de mon coup de folie progressiste : il y aurait plutôt matière à rajouter, et je plaide coupable. Entièrement, totalement coupable. J'ai été un imbécile inconscient, un destructeur qui croyait construire, un incendiaire qui pensait assainir, et je suis pleinement conscient que la pureté d'intention n'ôte rien à la gravité de ma responsabilité, par ailleurs alourdie de sottise.

En revanche, je vous jure mes grands dieux – et je vous prie de me croire – qu'il n'y a jamais eu de ma part, à aucun moment de ma vie, le moindre opportunisme ! Je connais mes défauts, au rang desquels celui-là n'a jamais compté. Au contraire : j'ai toujours eu tendance à m'inquiéter de rencontrer trop aisément et trop massivement l'accord majoritaire. Toutefois, cette inclination naturelle au *sed contra* se trouvait alors, d'une part, encouragée par le sentiment qu'on avait de lutter contre le pouvoir papal et épiscopal du temps, qu'on croyait, à tort et sottement, cos-

taud et dictatorial ; d'autre part, contrebattue, et de fait annihilée, par l'idiote euphorie de cette ivresse que je disais, procurée par l'illusoire impression qu'on allait ouvrir une nouvelle ère merveilleuse de l'Église. Je trouvais donc normal d'être si apprécié, si unanimement approuvé, puisque je croyais œuvrer pour le bien supérieur de l'Église : un tel succès m'étonnait, me faisait un peu peur, mais je me disais que c'était *ad majorem Dei gloriam*.

Au demeurant, vous vous trompez en croyant que "de gaieté de cœur" je sacrifiais le grégorien. Loin de là, ça m'arrachait le cœur et les tripes, mais je le réputais à nécessaire sacrifice. Ne croyez pas non plus que je me "débarrassais sans vergogne de ma solide culture philosophique, Aristote, saint Thomas" etc. Là, mon attitude était un peu plus inconséquente, voire hypocrite : je me la gardais bel et bien pour moi, continuant à la trouver irremplaçable et supérieure à toute autre. Mais là encore, sacrifice, sacrifice ; je me disais bêtement qu'il fallait – pour les autres, pour ceux du commun – consentir à faire avec Kant et Comte, Marx et Freud, ce que Thomas d'Aquin avait fait avec Aristote et Averroès : refrain à la mode de l'époque.

Il n'empêche – vous avez tout à fait raison de le rappeler – que mon "entrée en progressisme se plaçait sous le signe de l'évangélisme" : ce n'est pas un hasard si mon premier livre – celui-là même résultant de l'obligation à moi faite par Daniel-Rops **d'écrire un ouvrage** dans la collection "Je sais - Je crois" que je dirigeais avec lui et dont j'avais moi-même établi le plan – fut « Quelle est donc cette Bonne Nouvelle ? » un petit essai, assez touffu et confus sur les Évangiles précisément. Pas un hasard non plus si nos cinq enfants portent des noms "évangéliques", ceux présumés, de la "famille de Béthanie" et assimilés : Marie-Madeleine, Lazare, Marthe, Véronique, Marie-Salomé.

Mais est-ce très étonnant ? Si vous y réfléchissez, vous verrez que tous les mouvements, toutes les tentatives de revival – ratés ou réussis, orthodoxes, hérétiques ou partagés, à cheval entre ces deux positions – ont été plus ou moins placés sous le signe de l'absolu, de la démesure, du mythe, de l'angélisme "évangéliques" : j'emploie à dessein ces termes quelque peu marqués d'excès afin de mieux, aux yeux du lecteur, démarquer l'Évangile de Jésus-Christ et de son Église, de l'évangélisme. S'il est, en effet, une vérité bien établie en orthodoxie catholique, c'est que l'Évangile ne nous est accessible que dans et par l'Église : l'Église est l'Évangile continué. Ce qui veut dire que l'Évangile véritable, c'est-à-dire l'Église en sa Tradition vivante, rassemble toutes les données les plus apparemment opposées et les plus variées de la Révélation chrétienne, comme un fleuve entraîne toutes sortes de sources et d'affluents ; alors qu'à l'inverse les torrents et les cascades des évangélismes successifs, toujours univoques, issus d'un seul point comme d'un seul sens des paroles originelles du Christ, finissent toujours par creuser des ravines où s'effondrent les bonnes terres nourricières de l'enracinement. Il n'est pas question d'analyser ici ces divers courants évangélistes à travers l'histoire ; qu'il suffise d'évoquer quelques noms, tels ceux de Montan, dès le II<sup>e</sup> siècle, puis les innombrables éruptions de fièvres évangélistes des divers Moyen Âge, les "pauvres", les "fratricelles", les franciscains eux-mêmes avant qu'ils ne fussent endigués par la hiérarchie, les vaudois, etc. ; ensuite au XVI<sup>e</sup> siècle, les grandes crises des diverses "réformes"; enfin l'explosion incessante des sectes.

Quant à moi, je n'en vins jamais là. Mon "évangélisme" était seulement d'effet lyrique un peu niais du fameux "ressourcement", mot affreux dans la forme comme dans le fond dont se gargarisait Congar qui le mettait à toutes les sauces, à tous bouts de champ, et qui empoisonna durablement l'Église ; mais

je restais quant à moi, en fait, même durant mes errances progressistes, fermement attaché aux structures ; j'attendais une réforme glorieuse, dans l'ordre, la discipline, l'approfondissement, l'enrichissement, le renforcement, l'épanouissement : Pape et évêques en tête avec davantage encore de rigueur qu'auparavant. Rien, en un mot, de ce qui advint. **Bref, j'étais** un jeune sot, mais sans nulle trace de "duplicité", pas plus que "d'homo duplex".

**D.M. – Quelle est votre position à l'égard d'une "Politique tirée de l'Écriture sainte"? Progressiste, vous fustigiez Bossuet, que vous disiez inspiré de théocratie judaïque. Mais, si vous condamniez l'incarnation politique formelle de l'Évangile, vous la vouliez réelle, et la confondiez avec "les valeurs chrétiennes" de la démocratie et du socialisme. C'est ce que vous appeliez « l'indifférentisme actif dans le sens de l'histoire ». Aujourd'hui, catholique de tradition, vous semblez beaucoup plus circonspect à l'égard du monde politique. Pourtant, disait saint Grégoire, « de l'économie terrestre des sociétés dépend l'élargissement des voies du ciel ». N'y a-t-il décidément pas pour vous de "politique tirée de l'Écriture sainte"?**

**J.-M. P.** – C'est une question redoutable à laquelle je crains de n'avoir pas de réponse claire, nette et précise. Je ne pense, d'ailleurs, pas me trouver en mauvaise compagnie dans cette incertitude si je me réfère à ce qu'on peut présumer de la position du Christ lui-même d'après les péripécies évangéliques du premier Mardi-Saint sur le tribut dû à César (Lc XX, 20-26 ; Mc XII 13-17 ; Mc XXII, 15-22) et du premier Jeudi-Saint sur le recours à la force armée (Le XXII, 35-38) qui ressemblent fort à des "jokes" mystérieux. Je ne puis qu'inviter chacun à les méditer.

Du reste, même en ma période progressiste, je n'ai pu faire que je ne reconnusse l'indifférentisme politique fondamental de la doctrine politique de l'Évangile : seulement,

ainsi que vous l'avez relevé, je n'ai pu m'empêcher non plus de tricher comme l'ont toujours fait, et le font encore, tous les progressistes, en m'efforçant à gauchir le sens obvie ou obscur des textes sacrés ; c'est ainsi sans doute que j'ai pu arriver à énoncer, quelque part, cette préconisation de "l'indifférentisme actif dans le sens de l'Histoire" qui, par la solution illusoire, purement verbale, des contradictions, fait penser aux pires formules du communisme stalinien, "centralisme démocratique" et autres. Tout ce jargon de détestable pacotille, à seule fin de dire sans le dire tout en le disant, que l'Évangile inclinerait au socialisme, ce qui est non seulement totalement faux, mais encore contradictoire de ce que j'écrivais dans le même essai Pour une politique évangélique où j'imagine que vous avez cueilli cette fleur de navé et qui, malheureusement – je l'ai appris avec fierté sur le moment, avec terreur et regret depuis mon retournement – a joué un certain rôle dans la partie francophone de l'aura conciliaire, et même dans les autres secteurs linguistiques épiscopaux, puisque ce malheureux bouquin devait rapidement connaître, outre son édition principale, une édition de poche en français, et des traductions italienne, espagnole, portugaise, américaine même sous les auspices du célèbre jésuite américain Berrigan et du fameux trappiste Thomas Merton.

Ce ne sont pas, vous l'imaginerez aisément, ces déviations et ces erreurs de mon passé progressiste qui auraient pu, ou pourraient encore, depuis mon retournement, m'incliner à des prises de positions, tout aussi fausses et aventureuses, même si elles se situaient à l'inverse contraire. Je pense qu'en telles matières, la tactique dite "de l'artilleur" – un coup à gauche, un coup à droite, un coup au but – n'a ni portée, ni logique, ni efficacité, parce que, ainsi qu'il est écrit "*conversatio nostra in coelis est*".

Vous avez donc tout à fait raison de me sentir à présent "beaucoup plus circonspect

à l'égard du monde politique". Dites-vous bien que je le suis plus que ça encore ! Non seulement par réflexe de "chat échaudé craint l'eau froide" mais par réflexion approfondie sur le sens et la portée de l'action sociale et politique des chrétiens.

Très sincèrement, très profondément, je pense ainsi que je le disais en ma récente lettre ouverte au Pape qu'aucun régime, aucun parti ne peut être chrétien catholique, et que tous les régimes et tous les partis, quels qu'ils soient, comportent des idées et des éléments authentiquement chrétiens-catholiques, des éléments et des idées réellement anti-chrétiens-catholiques et des idées chrétiennes "devenues folles" selon le beau mot de Chesterton, donc perverties.

Cela, évidemment, en un mélange, à chaque fois et pour chaque cas, très inégal, ce qui ne rend pas tout régime et tout parti équivalent à tout autre, d'un point de vue chrétien-catholique.

N'empêche que, fondamentalement, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, adéquation. Jamais. Et que, la plupart du temps, le jugement prudentiel sur le meilleur régime ou le meilleur parti, d'un point de vue chrétien-catholique, est très difficile à rendre.

De sorte que, à mon avis, le chrétien-catholique et singulièrement sa hiérarchie épiscopale et cléricale – le plus souvent hélas opportuniste ou pseudo-réaliste – aurait beaucoup meilleure chance de ne pas se tromper en jouant les hérauts – au besoin les héros – du *sed contra*, c'est-à-dire en s'opposant, sous tout régime et dans tous les partis, à ce qui n'est pas conforme aux exigences de l'anthropologie chrétienne-catholique.

Car, s'il ne peut décidément y avoir de "politique tirée de l'Écriture sainte", il y a bel et bien, n'en déplaise à feu mon vieux maître et ami Chenu, une "doctrine sociale de l'Église", ainsi que l'avait défendue et illustrée l'illustre évêque de Cambrai, Mgr Guerry. Et, plus outre, une anthropologie chrétienne.

Et la doctrine sociale de l'Église" est sociale au grand sens du terme, c'est-à-dire politique. C'est elle la véritable politique, celle que faisait déjà saint Thomas quand il affirmait qu'il ne pouvait y avoir d'être moral sans un minimum de base et de moyens économiques. C'est en ce sens-là aussi que parlait admirablement votre saint Grégoire à qui je consono tout à fait.

Et cette politique-là, si elle vient tout de Dieu, de l'Église, comme aussi d'Aristote, n'a rien de politicien dans le sens du partisan de régime ou de parti.

**D.M. – Du temps où vous "mijotiez vos brûlots progressistes". Vous évoquiez souvent la personne du Christ. Maintenant, catholique de tradition, vous parlez surtout du christianisme, vous méfiant quelque peu des mystiques, de ceux qui "ont rencontré le Christ".**

**Y a-t-il deux hommes inconciliés et inconciliables en vous ?**

**J.-M. P.** – Je ne sais pas d'où vous avez pu tirer l'impression qu'en mon temps progressiste j'évoquais "souvent la personne du Christ". Et que j'aurais en quelque sorte régressé par la suite, sur ce plan du moins, en revenant à la Tradition catholique. Je soupçonne de votre part, un peu de provocation volontaire, mais aussi, peut-être, quelque confusion tenant à d'insuffisantes précisions à ce sujet en mes ouvrages. Je vais donc être très clair et même carrément et schématiquement didactique.

**a)** Je n'ai jamais – je dis bien jamais, à aucun moment de ma vie, ni avant, ni pendant, ni après ma crise progressiste, ni depuis – "rencontré le Christ", au sens le plus banal et le moins "mystique" du terme, c'est-à-dire, au sens, normal, où l'on s'adresse à Jésus-Christ comme à une personne vivante. En cela donc, je n'ai jamais changé. Hélas.

**b)** Je dis hélas, parce que c'est un manque dont je suis bien conscient et dont, sans doute, je suis, en quelque part, responsable. Je dis hélas aussi parce que c'est la raison

pour quoi finalement, et en dépit de mes insistances répétées, je n'ai pas été admis à persévérer dans la voie cléricale et/ou religieuse. Par deux fois, les directeurs (ou maître des novices) chargés de mon âme, m'ont dit : "non Jean-Marie, non frère Thomas, vous n'êtes pas fait pour cela, vous n'avez pas vraiment la vocation sacerdotale ni religieuse, vous n'avez pas rencontré le Christ, tout reste pour vous sur le plan **intellectuel**". Ont-ils eu tort, ont-ils eu raison ? C'est une autre question que je me suis posée plus tard. Certains estimaient qu'ils avaient eu tort, que j'aurais dû continuer en dépit de cette déficience ; certains même et non des moindres – voulaient me prendre dans leurs structures. Mais j'ai considéré que c'eût été tricher avec Dieu et avec l'Église ; que mes directeurs me connaissaient bien, que leur analyse était juste (j'étais bien placé pour le savoir) et qu'en conséquence, il eût été malhonnête de profiter des offres qui m'étaient faites et qui, sûrement, m'eussent fait rapidement évêque ou supérieur majeur, ou professeur de faculté catholique, romaine ou autre. Donc, certains dans l'Église, voulaient m'y voir, à tout prix, figurer parmi les apparatchiki, nonobstant le défaut, majeur en question. Pour le plus grand bien de l'Église : avaient-ils raison, avaient-ils tort ? J'ai donné raison à ceux qui connaissaient le mieux, et depuis plus longtemps, mes intérieurs et je pense avoir bien fait car je crois, avec Bloy, que "tout ce qui arrive est adorable", la Providence est, je l'ai dit, un de mes dogmes favoris. Et, de surcroît, ainsi que l'a très bien vu l'abbé de Nantes, en un de ses bons jours, l'Église n'a pas besoin de nous, c'est nous qui avons besoin de l'Église.

**c)** Ce qui a pu vous induire en erreur, c'est qu'en effet – mais à toutes les époques de ma vie – j'ai montré une certaine "méfiance", un certain malaise, à l'égard des "mystiques", de ceux qui "ont rencontré le Christ". Mais attention ! D'une part, je le répète avec force et insistance, ce fut en tout temps, cela fait partie essentielle de mon idiosyncrasie ; d'au-

tre part, et surtout, il s'agit ici des "mystiques" et des "rencontres du Christ" extraordinaires, exceptionnelles, excluant la médiatisation des moyens naturels. Il faut donc établir la même distinction que je vous ai déjà fait valoir à propos de la notion de conversion. Tout comme je me méfie des "spirituels" qui, de fait abolissent les structures ou vivent comme s'il n'y en avait pas, de la même façon je n'aime pas ces "mystiques" ou réputés tels qui "ont rencontré" personnellement le Christ, par des illuminations extraordinaires et qui prétendent faire dépendre l'Église et la conduite de ses affaires, de ce genre d'expérience. Je comptais encore, me semble-t-il, aux rangs serrés et militants du progressisme quand j'ironisais sur la coupole de cristal bleuté sous laquelle Frossard avait "rencontré" Dieu. Et qui lui faisait proclamer "Dieu existe, je l'ai rencontré", comme si l'existence de Dieu dépendait de cette "rencontre".

Cela dit, je ne nie pas que ne puisse intervenir en ma méfiance, quelque jalousie du fait qu'aux temps de ma jeunesse pieuse, je me suis appliqué, assidûment mais sans nul fruit, aux disciplines de l'oraison ; mais honnêtement, je ne pense pas que ce **sentiment d'aspiration** déçue ait joué un rôle majeur. Le vrai est que mon fond est un fond d'ossature et de structure en tous les domaines.

Il y a bien – comme en tout homme, je pense – deux hommes en moi, qui, toutefois, ne sont pas le mystique christique et l'intellectuel attaché aux structures : je suis et j'ai toujours été attaché aux structures. Les deux hommes qui sont en moi – outre ceux dont parle saint Paul (« je fais pas le bien que je veux mais le mal que je réprouve ») – sont en mon cas, l'homme de foi et l'analyste positif.

**D.M. – Ce qui, semble-t-il, vous a ramené du progressisme chrétien au catholicisme orthodoxe, c'est le désordre consubstantiel au premier. Loin du "petit rabbi self-made-man Jeshuah", vous constatez qu'en chris-**

**tianisme, on ne peut dissocier foi, religion, civilisation. Vous avez le goût des structures, des institutions. Vous évoquez de belle façon "l'hapax divin, miraculeux fruit des trois capitales". Mais vous savez vous-même qu'aujourd'hui, entre "le bloc inutile de l'ontologie catholique" : "le bloc compact du monde moderne", et "le bloc nuageux de l'Évangile", aucune civilisation ne se construit. En clair, le christianisme de votre enfance est mort, les structures et les institutions sont déchristianisées.**

**N'y a-t-il pas d'autre issue que de s'ouvrir le monde par bris et effraction, ou de s'ouvrir au monde, ce que vous traduisez joliment par "faire l'amour au monde sur le lit de Procuste"? Comment concevoir l'incarnation d'un christianisme sans défenses immunitaires, dans un monde hostile ?**

**J.-M. P. –** Deux mots d'abord de votre diagnostic qui, sous forme condensée, est presque parfait. C'est bien, en effet, le désordre, dans l'Église comme dans l'État, engendré par le progressisme qui m'a décisivement fait réfléchir, pour me faire, en quelques années, basculer. À cet égard, je suis un rescapé – ou un miraculé – de Mai 68 dont la révolutionnette merdique m'a définitivement dégoûté de tous les brouets cuisinés aux feux alambiqués des "Lumières", et qui a dissipé, une fois pour toutes, les fumées de l'ivresse du Progrès perpétuel. "Désordre consubstantiel au progressisme chrétien" dites-vous, en effet, très justement, mais pas seulement chrétien : à tout progressisme. Ce désordre, en effet consubstantiel, tient à la destruction, volontaire ou induite, de toutes les structures et contraintes, doctrines, lois, rites, codes de conduite, devoirs – au bénéfice des "lumières" destructrices, tels que Droit, liberté, égalité et le toutim. Dans l'Église comme dans l'État, ce fut, et c'est, exactement le même phénomène : laisser-faire, laisser-aller ; là où il y a de la gêne, **y'a pas d'plaisir** ; demain est forcément mieux qu'hier ; j'ai bien le droit... et

toutes ces foutaises et billevesées, typiquement soixante-huitardes ("il est interdit d'interdire"). D'ailleurs, peu de temps après la clôture du Concile (65) – ce qui n'est pas un hasard – Mai 68 provoqua, dans l'Église de France, les mêmes phénomènes aberrants que dans la Nation. Cette cagade me révoltait, à tel point que, dans mon *De Gaulle est-il chrétien ?* écrit dans la foulée de Mai 68, on peut déjà distinguer les prémices de mon renversement que je déclarerai dans *Péril en la demeure* (1979). Entre-temps s'ouvrit pour moi une période de latence, durant laquelle j'avais déjà rompu tous mes contrats et engagements de livres et de conférences, pour me consacrer au roman : et ce retour à l'écriture pure – je veux dire éloignée de toute démonstration comme de toute militance – devait également, après la purge soixante-huitarde, contribuer à me ramener l'esprit, à me retendre les sens, bref à me faire retrouver mes racines profondes, mon souffle naturel, et mon cœur originel.

Permettez-moi, en revanche, de corriger légèrement la suite immédiate de votre analyse.

Je ne suis pas "loin" du petit *rabbouni* Jeshuah, c'est-à-dire du Jésus-Christ de l'histoire et des Évangiles quand je montre et "constate qu'en christianisme, on ne peut dissocier, foi, religion, civilisation". Puisque vous évoquez mon essai sur *Les Mères-Patries*, j'y montre précisément à la fois le constat, les causes et les effets de cette nécessité de non-dissociation : je n'y fais pas précisément l'application de cette thèse à la doctrine de l'Incarnation, mais elle va, me semble-t-il, de soi ! Si l'on croit réellement à l'Incarnation, alors on doit croire que le petit *rabbouni* Jeshuah, réellement Verbe de Dieu, mais aussi réellement homme, était né en ce petit canton de l'espace-temps de l'Histoire, précisément parce que tout y avait providentiellement disposé de toute éternité pour que ce même petit *rabbouni* Jeshuah profitât, en tant qu'homme,

de cette miraculeuse conjonction culturelle d'innombrables données juives et non-juives. Et il se trouve, non moins précisément, que la vie, la prédication, l'action de cet infime petit *rabbouni* ont donné naissance à quoi ? Sinon à des structures institutionnelles, rituelles et doctrinales, d'abord en une poussière de petites communautés dites "églises", judéo-chrétiennes et pagano-chrétiennes, puis en des ensembles beaucoup plus structurés et peu à peu unifiés. Si ça n'avait pas été le cas, il n'y aurait tout simplement pas eu de christianisme. Tout se serait achevé avec la mort de Jésus.

Je suis donc bel et bien en plein dans le sujet, et parfaitement cohérent, d'un bout à l'autre, avec moi-même. Je dirai même – au contraire de ce que, par malice d'enquêtrice, vous cherchez, **à me faire** avouer – que c'est depuis mon retour à la Tradition vivante que j'ai redécouvert le sens véritable de l'Incarnation, de la venue de Jésus-Messie, de ses actes et de ses paroles.

Cela dit – cette remise au point faite, sous forme d'ajustement – vous posez LA bonne question, la seule qui vaille, la grande et unique question d'aujourd'hui pour aujourd'hui, celle sur quoi l'on ne peut tricher, à quoi l'on ne peut se dérober, et je ne m'y déroberai pas.

Ne me dites pas que vous ne vous attendez pas à ma réponse : je ne vous croirais pas. Vous savez, bien sûr, qu'il ne peut être question pour moi de "s'ouvrir au monde", à ce monde pourri et qui pourrit tout, y compris le meilleur : les meilleurs hommes et les meilleures intentions. Ne reste donc que l'autre choix de l'alternative, que vous avez joliment défini comme une volonté de "s'ouvrir le monde par bris et effraction". Car je ne trouve pas – dans ma poche ni dans ma tête – d'autre solution, et je ne pense pas qu'il y en ait, comme une sorte de *tertium quid*, prétendant concilier les deux branches de cette cruelle et tragique alternative. On le voit bien, d'ail-

leurs, et l'on a la preuve par neuf, de l'inanité de ces efforts de conciliation, puisque c'est exactement ce que tente et prétend réaliser le courant dominant dans l'Église, que je nomme modernichon : "s'ouvrir au monde sans se laisser gagner par cela que le monde a de mauvais". Tu parles ! On a vu, et l'on voit, où cela conduit. Forcé d'ailleurs : le monde est trop pourri et trop prégnant pour qu'on puisse éviter la rupture.

Je le dis avec d'autant plus de peine et de contrariété – n'altérant en rien ma détermination – que je ne sais absolument pas quelle tête je ferai (s) si mes chefs, Pape et évêques, se décidaient (ou quand ils décideront) à nous engager courageusement sur les voies de la rupture.

Je dis "les voies", parce que l'attitude de rupture à quoi je pense que le catholicisme français ne peut échapper, à peine de disparaître peu à peu – et, on le voit assez vite – peuvent revêtir diverses formes dont je crois qu'elles peuvent et doivent être complémentaires, que non point exclusives, l'une de l'autre. Sans prétendre le moins du monde à l'exhaustivité, je pense en particulier à deux de ces formes, dont l'une est le ghetto, l'autre l'opposition frontale par tous les moyens de la légalité et de l'illégalité.

Je déplore que nos évêques ne nous aient point encore – il s'en faut de beaucoup et même de tout au tout – invités à être des témoins actifs – visibles, bruyants, gênants pour le pouvoir – en toutes matières graves (et il n'en manque pas) où la législation française est contraire à la loi naturelle et divine : avortement légalisé, euthanasie, dérives bioéthiques, dictature déshumanisante de l'audiovisuel et notamment de la TV, dictature scolaire, **destruction légale** de la famille par suppression des avantages fiscaux et financiers divers faits aux foyers mariés, dictature de l'idéologie droit-de-l'hommiste et des pseudo-*Lumières*, destruction de la cohésion nationale, etc, etc.

Pour exténué qu'il soit, le catholicisme reste encore – pour peu de temps – une force sociale, politique, électorale capable de faire reculer les pouvoirs civils, si l'on s'en donnait la peine. La peine : car il ne faudrait pas hésiter à frapper fort, tempêter, menacer et agir. Par exemple, refuser l'impôt donc aller en prison, ou faire obstacle physique aux avortements légaux : donc aller en prison. Prendre à parti publiquement les hommes et femmes politiques divers dans les termes infamants qu'ils méritent : donc aller en prison.

J'ai réfléchi à tout cela et ça ne me fait aucun plaisir, croyez-le bien, car il faudrait, le cas échéant, que je montre l'exemple et il se trouve qu'étant fortement – pathologiquement même – claustrophobe (au point de ne plus pouvoir, depuis des lustres, prendre le métro, de fuir les ascenseurs à cabine close, de souffrir mort et passion en avion, et même en train en cas d'arrêt inopiné de la rame), la prison m'inspire, de ce fait, une violente terreur, alors que – n'était cela – elle devrait m'être, de nos jours, un honneur ; et, en outre, un repos propice à la méditation et au travail de l'écriture.

L'autre mode de rupture – qui pourrait et devrait être usité conjointement – est le ghetto qui a notablement favorisé la permanence de la fidélité du judaïsme au cours des siècles. Or, le ghetto – on l'ignore trop souvent – le ghetto ou les "shettel", ces villages juifs de Pologne, n'étaient pas toujours, ni partout, ni seulement, l'effet d'une volonté de coercition et de limitation, de la part des pouvoirs politiques goyim, mais souvent et d'abord d'un souci, de la part des juifs, de se protéger, eux et leurs pratiques, de la pollution des étrangers.

Je sais bien tout ce qu'a de limitatif le principe même du ghetto, mais je vois mal comment, de nos jours, le catholicisme authentique pourrait éviter d'y avoir recours, au moins partiellement. Que font d'autre, d'ailleurs, qu'un mini-ghetto à géométrie variable,

ces familles que je vois autour de moi et qui établissent un cordon sanitaire autour de leur foyer par les moyens divers utilisés, en tout ou partie : pas de télévision, pas d'école publique ou école publique (et privée insuffisante) avec contre-feux, pas de fréquentations d'autres foyers, si non choisies et contrôlées, etc.

Quant aux ménages dits "catholiques" et prétendant n'utiliser aucun de ces moyens de rupture, je constate qu'ils se diluent peu à peu dans l'air ambiant et les tourbillons destructeurs du courant socioculturel **dominant**.

**D.M. – N'y a-t-il pas danger à vouloir enraciner le christianisme dans une civilisation particulière, fût-ce le creuset miraculeux des Trois mères patries ? Car alors, le déclin du christianisme accompagne le déclin des civilisations : c'est ce dont se réjouissait Spengler, affirmant que "toute grande culture commence par un thème grandiose qui naît du paysage non urbain, se développe en multiples accents dans les villes... et qui s'éteint dans les villes cosmopolites en un final matérialiste". C'est réduire la religion à la sociologie. Ne vaut-il pas mieux dire avec Chesterton que le christianisme survit par veuvage aux civilisations dont il semblait inséparable, à la chrétienté médiévale, par exemple, qui ne l'a pas entraîné dans sa mort ? Chesterton discernait cinq morts du christianisme. Nous en sommes à la sixième. Son caractère surnaturel ne plaide-t-il pas pour sa renaissance ?**

**J.-M. P.** – Votre question à têtes multiples est diablement astucieuse, et superbement capitale. Voyons voir, donc, à trier ces têtes, décapiter l'une, épouiller l'autre, peigner la troisième.

La première, tête doit être sacrifiée sans hésiter. C'est la question progressiste-type, je veux dire : la question-mère du progressisme chrétien, j'en sais quelque chose. On se dit – et Dieu sait si j'ai porté l'antienne : le chris-

tianisme est né dans une civilisation, nous vivons dans une autre ; d'urgence, et sous peine de mort, désolidarisons le christianisme de sa civilisation d'origine et enracinons-le, transplantons-le dans notre présente civilisation.

C'est le paralogisme-type, et aujourd'hui je me battrais d'avoir mis si longtemps à m'en apercevoir. En fait, le christianisme, pour reprendre un titre célèbre, est "né comme ça". Il n'est pas suffisant de constater qu'il est né "dans" une civilisation : ça n'est là qu'une lapalissade. Il est né d'une culture : culture (avec toutes ses composantes religieuses, intellectuelles, morales, juridiques, sociales, politiques, rituelles) elle-même fruit de nombreux croisements de cultures diverses ; il est né d'un bouillon de culture. De "une culture", de "un bouillon de culture" : un "de" d'origine et de causabilité à la fois. Voilà, c'est comme ça, on n'y peut rien, c'est un fait. Un fait incontestable, qu'on soit athée, agnostique, ou croyant ; juif, catholique, protestant.

À partir de là – et à partir de là seulement – on peut choisir :

- ou bien, dans le sens agnostique, le pur constat d'un phénomène culturel religieux purement aléatoire, appelé à naître, vivre, se développer, s'affaiblir, s'exténuer et mourir ;

- ou bien, dans le sens providentialiste, croire à un miraculeux hapax, conçu, préparé de toute éternité comme un modèle unique pour **l'humanité**.

**Alors**, évidemment, cette option est risquée, aventureuse ; et dirais-je "culottée" ou "hutsa" comme disent en yiddish nos amis juifs : qui eux, précisément, ne sont pas du tout gênés – même s'ils sont agnostiques – par l'extravagant et très "hutsa" postulat impliqué par les notions de "peuple élu", et de "Dieu d'Israël", "Nation choisie" comme Lumière du monde.

Or, même si l'on ne peut – sans distorsion tant historique que théologique – réduire le christianisme à la seule filiation ou influence

du judaïsme – tant il y eut d'autres apports – il est clair en tout cas que le judaïsme en est la souche originelle qui reçut le greffon chrétien : la mère porteuse du complexe germe.

De toute façon, il est aussi radicalement impossible de couper le christianisme de ses racines de civilisation et plus outre, et plus encore ; de culture – que de scier un chêne pour en faire, fiché ailleurs, un peuplier. Le christianisme est né en société religieuse, agraire, militaire, commerçante, studieuse, que non point en société archaïque de la seule cueillette ou de la seule chasse. Le christianisme est une culture du pain et du vin de vigne, que non pas du riz et du saké ou du vin de palme. C'est ainsi et ce n'est qu'un exemple entre cent autres. Devrions-nous en avoir honte ? à tout le moins le regretter ? ou encore le passer sous silence, ou nous en excuser ? De telles attitudes vaudraient crachats à la Sainte Face du Dieu Provident qui, de toute éternité, a voulu – veut – cette essence issue de telle naissance. En cela, du moins, ne pourrions-nous, ne devrions-nous, irriter la fierté juive affirmant carrément : "eh oui, nos bons amis goyim, que voulez-vous, c'est comme ça, nous sommes nous le Peuple élu, la Nation Sainte et choisie, et l'Éternel est notre Dieu, le Dieu d'Israël. Et vous autres nations-goyim, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est nous imiter de loin, profiter de nos lumières, en observant, à votre mesure, la loi noachique". D'autant que, selon l'enseignement traditionnel de la théologie chrétienne, l'Église constitue le "nouvel et véritable Israël".

Ne manquons-nous pas de culot ? Pourquoi une certaine société, une certaine culture, née en un certain point de l'espace-temps ; ne serait-elle pas exemplaire ? Ça ne signifie nullement – on y reviendra en examinant l'argumentation spengliérienne – que le christianisme ne puisse vivre, transposé dans un autre type de société qu'il viendra, au contraire, éclairer de ses lumières, en disant, par exemple aux hommes de cet autre

type de société : "eh bien, non, l'homme véritable ne peut se passer d'un certain rapport au sol, à la terre ; eh bien non, l'homme véritable ne peut pas vivre humainement en des babels insensées ; eh bien non, l'homme ne peut pas vivre humainement en obsession du désir, du plaisir, du "toujours plus", du défi prométhéen... et ainsi de **suite**.

**Mais**, dira-t-on, avec Spengler – et c'est la deuxième tête de votre question tricéphale – lié à la civilisation, à la société, à la culture qui l'a porté et fait naître, le christianisme est fatalement voué à la mort, sort commun à tous les mouvements socioculturels. L'analyse d'Oswald Spengler, en les termes précis que vous rappelez, est d'ailleurs très fine et très suggestive ; elle explique beaucoup de choses, mais non pas tout : en d'autres termes, elle n'est pas exhaustive, elle reste insuffisante.

En effet, analysant le cycle fatal de "toute grande culture", donc, par exemple : le christianisme, passant de la naissance en site désertique et/ou agraire, à l'épanouissement en milieu urbain de type citadin, pour mourir – ou crever – des excès mégapoliques et cosmopolites, Spengler oublie que ce n'est pas seulement la "grande culture" en question qui se trouve ainsi en dépérissement et en danger proche de mort : c'est, tout simplement, la civilisation, la société globale, l'humanité dans son ensemble.

Babel, la mégapole, la cosmopole sont effets, entre autres, de la tentation prométhéenne innée dans l'homme, ainsi que le montrent bien, avant même le rappel du mythe de Babel, les premiers versets de la Genèse, après la faute originelle ("Vous serez comme Dieu"). Et l'on voit assez où nous a conduits déjà, où continue à nous précipiter le prométhéisme en ses effets pernicieux : bombes atomiques, pollution de la planète, détériorations de la nature humaine par les excès de technologies effrénées, d'immoralité tous azimuts, etc.

De sorte que, si le catholicisme devait périr – *quod absit* – il périrait non seulement avec tous les christianismes (les protestantismes se portent aussi mal que le catholicisme) ; mais avec toutes les religions appelant à un dépassement de l'homme dans le sacrifice ; et non seulement avec toutes ces religions, mais avec l'humanité elle-même : y compris la plus éloignée de toute foi, l'humanité telle que nous la voyons aujourd'hui, malade, "affolée" au sens fort de toutes ses dérives, prométhéennes et autres, issues à l'origine de notre civilisation des Trois Mères-Patries.

C'est là me semble-t-il, où l'analyse spenglienne, pour aiguë qu'elle soit, pêche par défaut.

Alors évidemment, Chesterton – cet esprit remarquable dont la notoriété reste très inférieure à sa valeur – s'avère un guide, en la matière, beaucoup plus sûr que Spengler. Encore faut-il le bien entendre.

Anglican converti au catholicisme, Chesterton était profondément chrétien. Pas seulement très drôle mais très saint et catholique jusqu'à la moelle. Quand il parle de veuvage, il s'agit de veuf ou de veuve issus d'un vrai mariage chrétien, formé, sur le **modèle de l'union** du Christ à l'Église, de deux êtres attachés l'un à l'autre par toutes les fibres de la chair et de l'esprit, du corps et du cœur : *duo in carne una*. Il faut savoir qu'un tel couple, d'abord, n'est jamais rompu, même par la mort, car le survivant vit toujours en esprit et en vérité avec le défunt ; ensuite que le survivant ne fait en effet – pour ce qui est de sa vie terrestre – que survivre : quelque chose – en fait quelqu'un – est perdu à jamais, dérobé à ses yeux d'ici-bas ; il (ou elle) survit donc et, souvent, pas très longtemps tant lui pèsent la peine et le regret, tant lui dure le temps... Il y a donc irrécupérable déperdition.

On le voit bien par l'exemple de la chrétienté médiévale, certes non exempte de défauts mais brillant de mille feux, aux trois grands siècles notamment du XI<sup>ème</sup>, XII<sup>ème</sup>

et XIII<sup>ème</sup>, véritables siècles des Vraies Lumières. Son déclin avec les crises : nominaliste du XIV<sup>ème</sup>, réformée des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> – celle-ci d'ailleurs, pour une grande part, déterminée par celle-là – a rompu à tout jamais un merveilleux équilibre du profane et du sacré, du civil et du religieux, du national et du supranational, du mystique et du politique. L'Église, certes, le christianisme, le catholicisme ont survécu mais amputés, amoindris, vêrolés.. La crise des faussement réputées "Lumières" et des révolutions au XVIII<sup>ème</sup> n'a fait qu'ajouter à cette décrépitude dans la survie, et ainsi de suite. À chaque fois, nous perdons quelque chose de notre substance.

Ce qui, d'ailleurs, soit dit en passant, apporte une lumière inhabituelle à la notion théologique d'évolution eschatologique. Contrairement à la mythologie progressiste, je ne crois pas du tout que l'évolution vers l'Humanité de la fin des temps soit toujours progressiste mais souvent régressive, de telle sorte que la maturation mystique de l'Homme vers son épiphanie eschatologique se fera – et se fait – non point dans le progrès perpétuel, mais dans les crises et les entre-chocs d'Éros et d'Agapê, les drames et les catastrophes de la bestialité et de la barbarie : schéma beaucoup plus conforme à ce que les Écritures nous laissent entrevoir de la fin des temps.

Quoi qu'il en soit de ce point précis, il est clair – pour en revenir à la survie du christianisme à travers heurs et malheurs – qu'il ne pourrait plus y avoir de survie du christianisme en un contexte culturel qui aurait entièrement dilué, évacué, supprimé le noyau central minimum de sa substance la plus essentielle. Or, ce qui est dramatique en la présente conjoncture, c'est que l'ambiance de plus en plus follement hédoniste, aventureusement prométhéenne de la Société et de la Culture, de par le monde, se fait de plus en plus étouffante et destructrice de tout ferment chrétien. Nous ne sommes, me semble-t-il,

pas loin du seuil de tolérance (ou d'intolérance) **au-delà duquel** n'est plus nul christianisme, ni, non plus, nulle nature véritablement humaine. C'est pourquoi, en dépit du cher grand Chesterton \_ qui d'ailleurs, n'était pas spécialement des plus optimistes sur l'avenir de notre Société, je n'incline en rien à quelque nonchalance que ce soit, en me disant : "Bah ! il y a déjà eu cinq morts !". "Nous en sommes à la sixième" dites-vous. Eh bien, en quel état nous laissera-t-elle, après tant d'exténuations successives ? Et sans vouloir user d'un procédé qui n'est pas dans ma nature terre à terre, réaliste et très "positive", je vous fais remarquer que le chiffre 6 a, dans la littérature mystique, assez mauvaise presse : 666 est, dans l'Apocalypse de saint Jean, le chiffre de la Bête...

En tout cas, je ne saurais me rassurer ni me consoler en me disant, ainsi que vous me le suggérez, "Le caractère surnaturel [du christianisme] ne plaide-t-il pas pour sa renaissance ?"

Car le surnaturel n'est pas un petit nuage éthéré pouvant surmonter et animer n'importe quel chaos, ni un petit chapeau fait sur mesure pour coiffer n'importe quel monstre.

Bien au contraire, le surnaturel est bien plutôt la résultante gratuitement accordée par Dieu, de toutes les structures prédestinées par Lui et co-crées par l'homme. Plus de structures ? Plus de surnaturel ! saint Thomas lui-même ne professait-il pas qu'un homme dénué d'un minimum de moyens économiques n'était pas capable de vie morale ?

**D.M. – Il me semble qu'il y a de belles pages à sauver de votre naufrage progressiste. Celles où vous évoquiez la "consistance du monde en dehors de Dieu". Désert spirituel, monde vide de Dieu mais plein de lui-même, et par là même se passant fort bien de Dieu. "Je hais mon époque de toutes mes forces" disait en 1944 Saint-Exupéry. « L'homme y meurt de soif » Le drame aujourd'hui, c'est que, sans source spirituelle, l'homme ne**

**meurt pourtant pas de soif "Quo inanius, eo tastidiosior" comme disait saint Augustin : plus on est à jeun, moins on a d'appétit.**

**Et vous citiez le Père Loew : "La cause de Dieu n'a plus que Dieu pour la défendre". Et si c'était une chance, ou même une grâce ?**

**J.-M. P.** – Bien au-delà des remerciements que je vous dois pour votre appréciation des "belles pages à sauver de [mon] naufrage progressiste", j'en profite pour m'en prendre au manichéisme stupide auquel tels ou tels d'entre nous n'échappent pas davantage que nos adversaires du camp adverse. Je ne relis jamais mes livres une fois imprimés, édités et parus, mais vous avez sûrement raison. Et tout **simplement** d'abord, parce que nul ne saurait être, en tout et pour tout, totalement mauvais : même le diable, nous enseignent les théologiens, présente certaines données – l'être, l'esprit, l'intelligence – qui, en elles-mêmes et par elles-mêmes, sont bonnes, quoique, en leur usage et finalité, dévoyées. À quoi s'ajoutent, dans mon cas, d'autres raisons plus positives.

Et d'abord et surtout – avant tout, après tout – mon attachement \_ viscéral autant et plus que raisonné, connaturel en tout cas – aux structures : je vous l'ai assez manifesté ! Et c'est d'ailleurs pourquoi \_ si bizarrement paradoxal que ça puisse apparaître – je suis si aisément « anar ».

Je ne me laisse aller si facilement à mon tempérament anar, libertaire et contestataire que parce que, au fond de moi, j'éprouve la solidité de mes bases. Je suis capable de dire merde à la terre entière, rien ni personne ne me fait peur ni ne m'impressionne, je puis tout contester, faire des vagues, bousculer tout le monde, basculer en tout : parce qu'en mes tréfonds glisse la mer profondément tranquille sur des fonds assurés. Et je suis persuadé qu'il en allait de même pour des gens comme Lubac, Congar et Chenu, tous gens qui ont puissamment contribué à foutre le boxon dans la Sainte Église de Dieu et qui

étaient, quant à eux, les religieux les plus observants, les plus réguliers, les plus exigeants avec eux-mêmes. Vous n'imaginerez jamais à quel point ils pouvaient être édifiants dans leur vie religieuse ; et attristés devant les lâchages divers ; sévères, voire durs, en leurs qualifications. Ça paraît contradictoire, mais ça ne l'était pas, si vous vous référez à ce que je vous ai déjà expliqué à ce propos.

Tenez, je puis encore vous en offrir un exemple personnel celui-là, et peut-être un peu indiscret sinon impudique et que je dévoile en un ouvrage à paraître, *Eros et Thanatos*. L'homme qui menait publiquement une guerre ouverte contre le Pape Paul VI, avec la majorité des théologiens de la commission spécialisée ; l'homme qui s'efforçait d'empêcher la parution d'*Humanae Vitae* en faisant paraître le dossier secret de Rome où la position, bien catholique, du Pape n'était partagée que par une minorité d'experts ; l'homme qui, après la parution de l'encyclique, engueulait vertement le Pape dans le Monde, en clamant qu'il avait fermé la porte ouverte par le Concile : cet homme-là, votre serviteur, jamais – dans son foyer, avec son épouse qui ne l'aurait d'ailleurs pas plus, voire encore moins que lui, toléré – n'usa de la moindre des libertés contraceptives qu'il réclamait à cor et à cri pour les couples catholiques. Il n'a jamais, un seul instant, cessé d'appliquer – ni eu envie de cesser d'appliquer – la discipline de la morale catholique, en matière de contrôle **des naissances**.

**Donc**, vous le voyez, les structures tenaient bon, ce qui n'allait pas sans quelque bizarrerie schizoïdale puisqu'en somme cela revenait à dire, par le fait : "vous pouvez faire comme je dis que vous pouvez faire et le Pape a tort, il fait de la mauvaise théologie en prétendant vous en empêcher. Mais quant à moi, je me garderai bien de faire comme je dis que vous pouvez faire ; quant à moi, je fais comme le Pape dit qu'il faut faire".

Il y avait là, dans cette attitude – j'en suis bien conscient à présent – quelque chose de tordu : l'éternelle histoire idiote de qui veut être à la page, dans le vent, en pointe, mais qui se garde bien, quant à lui, de « bénéficier » de ces mortelles facilités. L'histoire déjà évoquée, d'Edgar Faure, fin latiniste, agrégé de droit romain, et bradant le latin, comme ministre de l'Éducation Nationale, après Mai 68. De même n'ai-je jamais entendu Chenu, dans le particulier avec moi, appeler les prêtres défroqués et mariés autrement que "prêtres apostats" (sic) ; et les bouquins de Teilhard autrement que "tambouille à vous foutre la diarrhée". Et j'entends encore Congar geindre et gémir après le divorce d'un de ses neveux : "Je ne pourrai plus jamais prêcher à un mariage".

Ça paraît difficile à croire, mais on était comme ça : pour le pire et pour le meilleur.

En ce meilleur, il y avait aussi quant à moi, le fait que, pas plus que ces vieux maîtres, je n'étais, ni ne fus jamais, sectaire. Bien au contraire, toujours ouvert au dialogue avec les adversaires contradicteurs : et, plus outre, je le recherchais par tous les moyens.

Tout cela – avec aussi peut-être, ici ou là, une certaine qualité littéraire qui n'est pas habituelle en ce genre de productions – explique qu'en effet on puisse peut-être tirer du naufrage de mes œuvres progressistes quelques belles pages dont je ne rougirais pas, contrairement à leur détestable orientation générale.

Il y faudrait ce que saint Augustin, et à sa suite maints docteurs médiévaux auraient appelé une "retractatio", au double sens, principal de "retraitement", et dérivé de "rétractation". C'est un peu ce que j'avais tenté avec *Péril en la demeure* qui était, dans le fait, une "rétractation" de mes essais progressistes et qui, de ce fait, inaugura le nouveau comportement de mes anciens amis à mon endroit : tout d'incompréhension hostile, voire

haineuse parfois, et de fermeture silencieusement dictatoriale...

Cela dit, je m'éprouve en plein accord avec les maximes que vous citez de Saint-Exupéry (qui excite mépris et crachats des pseudo-intellectuels de broussaille) ; et de saint Augustin (dont pourtant ne m'attirent ni la doctrine et la personnalité contorsionnées, ni la langue, tordue, boursouflée, aussi peu latine et "nombreuse" que possible ; Il écrivait en latin, comme Huysmans en français, et je hais la langue de ce pauvre **Joris-Karl !**).

**Pour** autant, je n'approuve pas du tout votre interprétation – présentée sous forme interrogative, il est vrai, et sans doute provocatrice – de la maxime du Père Loew. Que, de nos jours, Dieu soit seul à défendre sa cause, ne peut en aucun cas ni d'aucune façon être une "chance" ni une "grâce" : ce ne pourrait être qu'un grand malheur, à nul autre pareil, et vous savez bien pourquoi, et je suis sûr que vous m'avez, à dessein, lancé ces mots comme un défi que je devais relever avec fureur.

Notre Foi, en effet, n'est pas une métaphysique de l'Être éternel, Infini et Tout-Puissant qui, étant le seul Être Nécessaire et Suffisant, n'attend rien de la création et de ses créatures. Ou, plus précisément, en théologie plus affinée : s'il est vrai que, d'un point de vue ontologique et métaphysique, la Nature transcendante de Dieu est telle qu'en effet il n'a pas ou n'aurait pas eu besoin des hommes, il n'en reste pas moins que, de fait et de toute éternité, Dieu a voulu – ou plus exactement veut – qu'il n'en soit pas ainsi. Dieu, de toute éternité, veut avoir besoin des hommes.

Et, par conséquent, de fait, Dieu a besoin des hommes, comme le proclamait très justement le titre du film tiré du beau roman de Queffelec, *Un recteur de l'Île de Sein*. Oui, Dieu a besoin des hommes, alors que, d'un point de vue purement métaphysique, on pourrait penser que ce sont les hommes seulement qui ont besoin de Dieu, puisque sans

Lui, sans son acte éternellement créateur, ils ne seraient point, ni rien de la Création. Car le mystère de l'Être, du Moi, du Monde et de Dieu – tel que révélé dans le christianisme – est celui d'un grand cri qui appelle l'écho affaibli ; un grand cri, dis-je : cri d'Amour infini requérant répondant ; un jet brûlant de sperme créateur, à travers les espaces infinis – *logos spermaticos* – en quête de partenaires...

Ainsi, oui, Dieu a besoin des hommes, et – vous me voyez venir! – des structures des hommes. Lui-même, par son Verbe, par son Fils unique, est venu sur terre, jeter les bases d'une Église, avec sa Foi, sa doctrine, ses rites, ses lois : seuls moyens et instruments de salut.

Comment voulez-vous que Dieu nous sauve, si nous détruisons, si nous délaissions, si nous méprisons les seules bouées de sauvetage qu'Il nous ait laissées dans le grand Déluge universel prométhéen ? Comment voulez-vous qu'il nous sauve sans la Foi, sans les Sacrements, sans prêtres et sans Église ?

Dieu a besoin des hommes, et Il ne pourra sauver le monde au dernier jour que si "le Fils de l'Homme", lors de sa seconde venue eschatologique, trouve encore un peu de feu sacré sur la terre.

Hautecour, avril 1994

(1) que j'appelle quai des Théatins parce que c'était son nom gracieux, avant que cette vieille fripouille de Voltaire ne vienne y crever, juste au-dessus du restaurant où j'ai mes habitudes, à seule fin qu'une République laïque et obligatoire puisse y trouver prétexte à expulser mes gentils théatins – chez qui j'habite, à l'emplacement même de leur couvent, en une vieille maison tirée de ses débris – et de remplacer leur charmant patronage par le pseudo du copieux Arouet, polluant, dans le seul Paris intra muros, cinq artères différentes !